

Trois instants privilégiés

Jean Renaud

Volume 31, numéro 2 (182), avril 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Renaud, J. (1989). Trois instants privilégiés. *Liberté*, 31(2), 49–55.

JEAN RENAUD

TROIS INSTANTS PRIVILÉGIÉS

Je ne crois pas pouvoir un jour écrire des Mémoires. Non que je méprise le genre, mais la tâche de raccorder les multiples événements singuliers d'une vie à cette édification de soi en partie secrète, que l'on ne possède pas, qui est souvent étrangère à nos actes, à notre état civil, et qu'il serait misérable d'oublier ou de trahir, puisqu'il s'agit de l'apparition de l'universel en nous, cette tâche me paraît exiger une transparence, une lucidité proprement surhumaine. Cependant il n'est pas rare de vivre ce que Gilbert Maire a appelé des instants privilégiés, des instants où le visible nous comble, où entre nous et lui peut s'établir un lien de plénitude et non plus d'oppression, des instants aussi où il semblerait que nous donnions au visible ce qui lui manque: son épaisseur, sa mémoire, son corps de gloire. Ce sont là des joies qui ne *demeurent* pas, signes de ce qui pourrait être et de ce qui sera, si j'en crois certaines promesses.

*

— Quel silence!

— Au contraire, ce lieu est plein de voix. J'entends ici les controverses des jansénistes et des jésuites.

Et j'appris du conservateur, le jour de mon arrivée à Troyes, que la bibliothèque publique de cette ville était renommée pour ses livres sur le jansénisme.

Je traversai alors cette grande pièce tapissée de livres antérieurs à la Révolution et enrichie maintenant d'un sujet de méditation qui m'avait souvent occupé.

La chaleur de la vie semble avoir quitté ces vieilles querelles. Il n'est plus que quelques érudits encore intéressés par ce qui à l'époque a divisé la France. Le mot jansénisme est devenu synonyme d'un moralisme austère et disgracieux se résumant à la haine de la chair et du plaisir. Il est vrai que le livre qui a été considéré (à tort) comme la Bible du jansénisme, l'*Augustinus*, n'a jamais trouvé beaucoup de lecteurs et en trouvera encore moins en un temps où les traités de théologie ont été remplacés par des ouvrages de sociologie, de politique ou de psychanalyse. Les derniers siècles ont vu une dégradation du pédantisme. Les élites occidentales ont d'abord été passionnées par le sexe des anges. Leurs chimères avaient encore de la hauteur. On a résumé l'*Augustinus* en cinq propositions:

Première proposition

Quelques commandements de Dieu sont impossibles aux justes, lors même qu'ils veulent et qu'ils s'efforcent, si la grâce qui doit les rendre possibles leur manque.

Seconde proposition

Dans l'état de la nature corrompue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

Troisième proposition

Pour mériter et démériter dans l'état de la nature corrompue, il n'est pas requis en l'homme une liberté qui l'exempte de la nécessité de vouloir et d'agir; mais il suffit d'une liberté qui le dégage de la contrainte.

Quatrième proposition

Les demi-pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même pour le commencement de la foi; et ils étaient hérétiques, en ce qu'ils voulaient que cette grâce fût telle que la volonté humaine pût lui résister ou lui obéir.

Cinquième proposition

C'est parler en demi-pélagien de dire que Jésus-Christ est mort et qu'il a répandu son sang pour tous les hommes, sans en excepter un seul.

Voilà un beau résumé du calvinisme. Mais ces cinq propositions condamnées par l'Église sont-elles dans l'*Augustinus*? Sur ce point, Louis XIV interrogea un ancien abbé qui, après enquête, lui répondit: «Si les cinq propositions s'y trouvent, il faut qu'elles y soient incognito.» «Les jésuites, écrit Saint-Simon, trouvèrent moyen (...) d'inventer une hérésie qui n'avait ni auteur ni sectateur [et] de l'attribuer à un livre de Cornelius Jansenius (...).» En fait, seule la première proposition se trouverait dans l'*Augustinus*, et elle s'accorde parfaitement avec le christianisme.

Au fond il n'est pas de doctrine janséniste. Ce mouvement a essentiellement voulu revenir à «l'école du christianisme», à l'exigence chrétienne dans toute sa pureté. Comme le dit très bien Gonzague Truc: «Port-Royal ne fut pas une hérésie mais un tempérament.» Le vrai maître du jansénisme, l'abbé de Saint-Cyran, est moins un mystique, ou un métaphysicien, qu'un moraliste, d'ailleurs héritier de la grande spiritualité salésienne et de l'école de Bérulle. On ne peut nier qu'il y ait un pessimisme janséniste. Mais ce pessimisme ne se peut distinguer du pessimisme chrétien qui ne met l'espérance qu'au singulier.

L'histoire des jugements sur le jansénisme serait amusante à faire. On le sait, Saint-Simon admirait beaucoup les solitaires de Port-Royal. Voltaire, lui, n'aimait pas le jansénisme. Mais les hommes du XVIII^e siècle y trouvaient des prétextes à souligner les imperfections de l'Église établie. De plus, rendre le christianisme inaccessible au commun n'est pas sans utilité pour la libre pensée. Curieusement Joubert aimait les jansénistes. Joseph de Maistre fut au contraire d'une sévérité féroce: «Cette secte, la plus dangereuse que le diable ait tissée, est la plus vile à cause du caractère de fausseté qui la distingue.» Rémy de Gourmont a écrit un curieux ouvrage, chef-

d'œuvre en son genre, *Le Chemin de velours*, où il fait l'apologie de la casuistique jésuite:

«Quel homme extraordinaire que ce Loyola, quel créateur d'énergie, et quel génie psychologique! Nul avant lui n'a compris, et nul peut-être depuis, que ce qui fait la faiblesse de l'homme, c'est sa volonté propre. Un homme sans volonté, s'il est bien portant et de moyenne intelligence, est apte à presque toutes les besognes, à presque tous les emplois. Dans une race, tous les individus sont égaux comme instruments, et les plus mauvais sont encore capables d'un bon service. La tare est la conscience qui crée l'indécision, la paresse, la gaucherie, et qui altère la volonté. Or une volonté malade rend l'homme impropre à l'action et en fait un être dangereux pour soi et pour autrui. La conscience ôtée, tous les hommes seraient utilisables, comme les chevaux, comme les chiens ou les rennes. Mais l'état d'homme est lié à l'existence de la conscience. (...) Il ne s'agit donc pas d'abolir la conscience, ce qui est d'ailleurs impossible, mais d'éluder sa mauvaise influence. La conscience contamine la volonté, principe ou avant-coureur de l'acte; on amputera la volonté propre pour greffer à sa place, dans la série, une volonté extérieure.

Un homme nouveau est né.»

Cet éloge est un assassinat. Mais, comme dit Cioran: «Qu'est-ce qu'un éloge qui ne tue pas?» La conclusion du livre est sanglante: «Ils (les Jésuites) représentèrent, en somme, la partie la plus saine et la plus acceptable du christianisme, celle qui tâchait d'accommoder des principes destructeurs aux nécessités de la vie. (...) dans ce rôle, devenu inutile, les Jésuites rendirent des services que l'on ne doit pas oublier, à la civilisation, à la liberté des mœurs.» Après leur avoir lancé des fleurs, il les élimine. Puisqu'il n'y a plus de chrétiens, il n'est plus besoin de demi-chrétiens.

Le jansénisme n'est pas, quoi qu'on en dise, le plus important mouvement spirituel du XVII^e siècle. Saint François de Sales, Bérulle, Louis Lallemant, Jean-Joseph Surin, Marie de l'Incarnation, Fénelon, et d'autres, proposent une spiritualité plus riche, plus féconde et plus joyeuse. Mais il y a

Pascal. C'est la gloire de Saint-Cyran d'avoir influencé un tel homme. Et puis les solitaires étaient de nobles personnages qui ont eu la folie de prendre au sérieux le christianisme. Par ce simple désir de devenir chrétien, ils méritent notre respect.

Ce qui m'irrite dans le jansénisme, c'est son antimysticisme, cet antimysticisme qui a fait tant de mal à la tradition spirituelle française. Mais, bien sûr, il a plus d'une cause, à commencer par l'humanisme de la Renaissance qui a fait de l'homme la mesure de toutes choses. Il se justifie en partie par cette confusion entre le divin et l'humain qu'un certain mysticisme a encouragée. C'est surtout contre cela qu'en avait Pierre Nicole dans ses polémiques contre le quiétisme. Mais Nicole et «le parti janséniste» ont tout de même, avec Bossuet, une lourde responsabilité. Saint-Cyran lui-même n'était pas hostile à la mystique: «(...) l'oraison la plus parfaite, écrit-il, est celle en laquelle l'âme n'agit point mais est purement passive, en laquelle Dieu fait tout.» Nous voilà dans la plus pure tradition spirituelle. Saint-Cyran a d'ailleurs subi une forte influence de Bérulle, dont la doctrine mystique alliait les merveilles du mysticisme rhéno-flamand à un christocentrisme rigoureux.

Les vieux livres de la bibliothèque de Troyes ne sont malheureusement accessibles qu'aux érudits. Leur pouvoir ancien de soulever les passions et de changer les vies s'est en apparence évanoui. Et il ne faut pas s'illusionner, à peu près rien de tout cela ne pourra jamais renaître sur le marché de l'intelligence. Une bibliothèque ancienne est un cimetière de l'esprit; mais, comme pour les autres cimetières, s'il conserve les signes d'une présence passée, il établit surtout ceux d'une attente. Ce qui a été dit devra être pesé et jugé.

*

Deux jours plus tard, j'assistai à une lecture publique au Théâtre de Champagne. Après cette lecture, je m'éclipsai le plus discrètement possible, accompagné de Gabriel Chrétien, un écrivain d'Auxonne, près de Dijon, que j'ai pu connaître

par l'intermédiaire du philosophe Jean Brun. Gabriel Chrétien est un grand amateur du romantisme allemand. Nous parlions en marchant de Novalis, Tieck, Schlegel, Kleist et d'autres. Nous suivions mécaniquement un même parcours qui nous ramenait constamment au Théâtre de Champagne.

Ce goût d'unité des romantiques allemands, qui rend cette époque à la fois si passionnante et si périlleuse, permet d'offrir à l'esprit des vues sur à peu près tous les problèmes qui ont tourmenté les hommes. On trouve dans les fragments de Novalis des éclairs sur la médecine, les sciences naturelles, la physique, la religion, l'esthétique et la philosophie. Pendant quelques heures, nous pûmes partager ce feu qui nous habite tous, mais que l'on doit cacher et que les jours étioient.

Si, le plus souvent, j'aime si peu les intellectuels, c'est surtout parce qu'ils ne poursuivent pas passionnément les rêves ou les idées qui devraient être leur pâture. Ils n'ont pas conservé ce fond de sauvagerie et de naïveté sans lequel il n'est pas d'aventure de l'esprit. Je ne puis supporter le ton «intelligent» de certaines nullités parfaitement vides, hyènes savantes qui se nourrissent avec indifférence de la chair et du sang de quelques élus. J'ai trop dit. Ces gens-là ne se nourrissent pas: ils vivent de mots et de calembours. Ce sont des gobeurs, des gobeurs souvent incrédules (les pires!). C'est un des paradoxes de la «civilisation». Elle naît du cœur et meurt de sarcasmes. J'aime et je tente de servir ce qu'on appelle la culture, et je ne vois rien de plus triste qu'une culture en décomposition. Heureusement qu'au Québec tout est encore à naître. À moins que, comme je le crains, tout y soit mort-né. Nous réalisons peut-être ce tour de force d'être une *inculture* en décomposition, moins qu'un sarcasme, une «farce plate».

Gabriel Chrétien représente bien ce qu'est pour moi une authentique vie d'esprit. Elle se tient en marge et se nourrit seulement de sa propre nécessité. L'esprit européen s'est réfugié à la campagne. Il garde le silence, méditant les fondements perdus. Le reste n'est que vains bruits.

Il est certainement plus rare de vivre un instant privilégié avec un être qu'avec les choses. L'autre nous est ou trop fami-

lier, et nous n'atteignons plus de lui que des manières et des manies qui le singularisent jusqu'à nous le rendre étranger, ou trop inconnu, et ce qu'il nous révèle par ses gestes et ses mots nous paraît si équivoque qu'il nous devient indéchiffrable. Ici encore la réussite n'est que passagère et l'on ne doit pas essayer de retenir ces moments plus qu'il ne le faut. «Le grand revoir des esprits», dont parle Hölderlin, ne doit pas être poursuivi, mais attendu et espéré.

*

Le lendemain, j'allai à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Devant la grande porte se tenait un petit marché aux puces. Le contraste me plut entre ces commerces misérables, et par là encore honnêtes, et cette immense cathédrale, l'une des plus grandes de France, qui semblait juger nos intérêts humains de très haut. Cette cathédrale, comme on le sait, n'a qu'une tour, ce qui donne une impression d'inachèvement sublime. L'inachèvement devrait être la règle des œuvres humaines. C'est ce qui ne dépend pas de nous qui seul importe. C'est dans un vide, un silence, que le sacré se glisse. Une église, si belle soit-elle, ne fait qu'évoquer ce qui n'est pas encore et ce qui vient: «Car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, dit saint Paul, mais nous cherchons celle qui est à venir.» Le don n'est donné qu'à ce vide, qu'à ce rien qui ne sait que gémir et appeler. À l'instant privilégié, il faut préférer ce sentiment tragique et pourtant exaltant de la misère et de l'inaccomplissement. «Voici que je fais toutes choses nouvelles», dit l'Apocalypse. Voici qu'ici, dans cette église, je médite comme à chaque jour le grand espoir eschatologique qui nie l'Histoire et qui restaurera peut-être ces instants volés à l'absurde.